

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Le R. P. de Montigny.—Carnet du "Monde Illustré."—Sur la terre d'Évangéline en 1864 par L.-H. Tremblay.—Les distraits.—Poésie : Coquette, par Jules Lanos.—Soirée de gala, par Joseph Genest.—Les écrivains de toutes les littératures : M. Léonidas-Wilfrid Tessier (avec portrait), par X. Y. Z.—Le côté amusant des annonces, par Régis Roy.—Notes et impressions.—Primes du mois de mars.—Poésie : Avril, par François Coppée.—Une épisode de notre histoire, par R. G. P.—Nouvelle : La ferme, par Georges Beaume.—Propos du docteur.—Notes et faits : Récréations favorites des têtes couronnées ; Les vics royaux et impériaux, etc.—Choses et autres.—Feuilletons.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portrait du R. P. de Montigny, prédicateur du Carême à Notre-Dame, de Montréal.—L'empereur de Russie et son état-major (double page).—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.



ami à moi,—comme disent maintenant les Parisiens,—me demandait dernièrement pourquoi j'avais tant d'affection pour l'Écosse et ses habitants.

—Parce que j'ai lu Walter Scott tout jeune, à dix ans, et que mon père avait connu le grand romancier.

—Tiens ! un souvenir, contez nous cela

—Oh ! la chose est très simple. Un de mes oncles, Nicolas Leduc,—ou plutôt Le Dieu, comme il orthographiait son nom,—était depuis plusieurs années professeur de français à Edimbourg, quand il pria mon père de venir le rejoindre, vers 1818, au moment où il sortait du collège de St-Acheul, illustre maison dirigée par les Jésuites.

Il devait lui donner des élèves et le pousser. Il partit et y resta plusieurs années.

* * Un jour qu'il se rendait d'Edimbourg à Glasgow, ou ailleurs, car la mémoire me fait défaut sur ce point, il se trouva, parmi les voyageurs de la diligence, avec un homme d'un certain âge, affligé d'une claudication assez prononcée.

À une certaine distance, la diligence s'arrêta. Un pont jeté sur un petit cours d'eau avait été emporté, la veille, par une crue subite, et remplacé par des planches assez mal équilibrées. Le voyageur boiteux hésitait à s'engager sur cette passerelle improvisée, quand mon père lui offrit, en très mauvais anglais du reste, le secours de son bras.

Le passage était vraiment difficile, mais on s'en tira très bien.

De l'autre côté, une diligence attendait encore les voyageurs et, une fois installés, la conversation s'engagea entre le monsieur âgé et le jeune homme.

—Vous êtes Français ?

—Oui, monsieur, je suis arrivé depuis peu en Écosse et j'y viens pour enseigner la langue de mon pays.

—Belle langue ! je vous suis reconnaissant du service que vous venez de me rendre et je serais heureux de vous voir chez moi.

Il appela le conducteur, la diligence s'arrêta et le voyageur descendit.

—A bientôt, mon cher monsieur, dit-il à mon père, en lui serrant la main, venez me voir à Abbotsford, je suis Walter Scott.

* * Walter Scott !

Quelle joie pour un jeune homme de vingt ans de se trouver ainsi, tout à coup en relations avec un homme de génie ! Et avec quel bonheur, au retour, annonça-t-il cette nouvelle à son frère.

—Bravo, dit mon oncle, profite de l'occasion, va voir sir Walter Scott, c'est un honneur assez grand que d'être invité par lui.

Quelque temps après, mon père se rendit à Abbotsford, fut reçu avec la plus grande cordialité par le grand écrivain et sa femme—une Française, Mlle Charpentier, et y passa quelques jours.

* * Ce souvenir occupait une grande place dans la vie de mon excellent père et vous pouvez penser comme nous, les petits, nous l'écoutions nous faire ce récit, vingt fois raconté, plus détaillé, et que je ne puis vous faire d'une manière exacte.

Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai lu Walter Scott avec passion. A douze ans je connaissais l'Écosse, que je n'ai jamais vue, et j'aimais les Écossais ; je les aime encore, car ce sont des gens de progrès et de travail. Et puis—que voulez-vous, il faut l'avouer—c'est aussi parce qu'ils aiment les Français que je leur rends la réciprocité.

La parole d'un Écossais vaut un chèque, et ce n'est pas peu dire.

* * Un frère de Walter Scott est enterré à Québec.

Quand vous irez faire un pèlerinage à la cité des neiges, et que vous passerez rue Saint-Jean, entrez dans le vieux cimetière de l'église Saint-Matthew, vous y verrez la tombe du frère du barde écossais.

* * Puisque je parle littérature un mot de la Société Royale.

La réunion de 1894 aura lieu à Ottawa, le 2 mai.

Voici un aperçu des travaux qui seront lus :

M. J.-Edmond Roy a préparé une très curieuse étude cartographique sur les anciennes seigneuries de l'Acadie.

M. Dionne : Renseignements inédits sur les deux Raudot, intendants de la Nouvelle France.

M. Faucher de Saint-Maurice : Notes pour servir à l'histoire des officiers de la marine française, qui ont pris part à la guerre de l'Indépendance

américaine. Ce sont des scènes de la vie américaine et européenne du siècle dernier.

M. P. Decazes : Étude sur les armes trouvées par M. Scott, de Roberval, et que l'on croit provenir de Roberval lui-même, dont la disparition est toujours restée un mystère dans l'histoire du Canada.

Il y en aura bien d'autres, mais je ne vous donne que ceux connus jusqu'à présent.

On profitera de cette réunion pour inviter le comte d'Aberdeen à y assister et à en être un des patrons, comme l'ont fait ses prédécesseurs.

Cette collection de documents ne contient pas moins de dix neuf relations du siège.

Le lauréat, par W. Chapman.—Plus je lis cette chose et moins je puis comprendre pourquoi Chapman s'est donné tant de mal à se préparer un regret.

Fréchette doit bien en rire.

* * Quatre ouvrages canadiens ont vu le jour pendant le mois dernier ; je les cite par ordre de mérite.

Récits du Labrador, par H. de Pajalon.—C'est un recueil de scènes charmantes et délicieusement contées, un succès comme on en voit trop peu chez nous.

Ce petit livre, envoyé en France, y a été très apprécié, et la maison Didot a pris immédiatement des arrangements avec l'auteur pour le faire illustrer et en faire une édition de luxe.

Réminiscence, par Arthur Buies.—Toujours jeune, éblouissant, ce brave Buies. En le lisant, on l'entend parler lui-même avec ce brio, cette verve qui ne tarit jamais et le distingue si bien.

C'est un bon appoint au langage littéraire de cet excellent écrivain.

Sir William Phipps devant Québec, par M. Mayrand.—Compilation qui évitera bien des soucis aux chercheurs.

* * L'Intermédiaire des Chercheurs a fait une trouvaille.

" Il y avait, en 1829, à Bordeaux, une rue des Truies, dont les habitants demandaient, par pétition, le changement de nom.

Cette pétition portait les signatures de Groin, veuve Goret, Étienne Porcheret, Jean Bonneau, etc., etc.

L'archiviste de l'époque reçut le document et écrivit au dos :

Jean Bonneau, Porcheret,
Groin, veuve Goret,
Sur ce nom qui tant vous ennuie
N'allez point passer le torchon.
Habitez vous à la truie
Puisque vous tenez du cochon.

Pas bête, l'archiviste.

LE R. P. DE MONTIGNY

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui le portrait du R. P. de Montigny, le sympathique et populaire prédicateur du dernier carême à Notre-Dame, de Montréal. Ceux de nos lecteurs qui ont eu l'avantage d'entendre sa parole persuasive et élégante, nous sauront gré de leur conserver ainsi l'image de cet orateur distingué. Succédant, dans la chaire de Notre-Dame, à des prédécesseurs qui eussent pu être pour lui de redoutables adversaires dans une joute d'éloquence, il a su, cependant, se créer un grand nom dans le public catholique et littéraire de Montréal, et laissera dans les cœurs canadiens un long et sympathique souvenir.